

## AEC en France

Tout avait bien commencé pourtant. La France avait accouché du Siècle des Lumières, et les Diderot, D'Holbach et autres philosophes s'étaient mis à professer, théoriser et divulguer le matérialisme moniste et le déterminisme, indissociables de la démarche scientifique, qu'ils embrassaient sans réserve. La traditionnelle vision dualiste de l'être humain, façonnée par Platon, entretenue par les Pères de l'Église et gravée dans le marbre de notre « inconscient collectif » par Descartes, se voyait donc remplacée par une conception entièrement matérialiste. La mécanique étant à l'époque le modèle emblématique de la science, on assistait à la publication de *l'Homme machine* de La Mettrie, et le même Descartes, avec sa théorie des réflexes, ouvrait la voie à l'étude des déterminismes dans le comportement humain. L'engouement pour les automates, très à la mode à cette époque, témoigne de la popularité de ces conceptions.

Mais, de même que la Révolution française, tentant d'effacer des siècles de Monarchie par l'instauration de la République, dut faire face à la Restauration, à des Empires même, avant de voir ses idées définitivement acquises (l'Histoire nous montre que ce fut long, difficile et qu'il fallut user plusieurs Républiques avant d'aboutir), les Lumières, qui lui étaient intimement liées, furent suivies de périodes de recul, où, suivant la loi du pendule, le dualisme, voire l'idéalisme le plus arrogant, retrouvèrent leurs lettres de noblesse (comme d'autres leurs titres) sous la plume des Alain, Maine de Biran et Bergson, pour ne citer que ceux-là.

Il fallut attendre, sur le plan scientifique, les renforts d'un Darwin pour réaffirmer l'absolue continuité de la chaîne de la vie et la synthèse de l'acide urique par l'Allemand Friedrich Wöhler en 1827 pour en finir définitivement avec le vitalisme, un des derniers avatars du dualisme. Sur le plan philosophique, le coup de grâce devait être porté par Marx et Engels qui, empruntant le principe de la dialectique à Hegel, philosophe idéaliste par excellence, allaient le conjuguer avec le matérialisme, incontestablement métaphysique, scolastique, des Encyclopédistes, pour parvenir à cette synthèse que nous connaissons sous le nom de matérialisme dialectique, auprès duquel s'est nourrie toute la gauche depuis son existence.

Tous les jalons avaient donc été plantés, tout le balisage effectué. Il ne restait donc, à une conception scientifique moderne de l'Homme, qu'à emprunter le chemin ainsi balisé. C'était sans compter avec un certain médecin viennois, qui allait, après quelques difficultés d'implantation, dominer non seulement la psychologie clinique et la psychopathologie françaises, mais toute la psychologie et, au-delà, la société et la culture de ce pays (Castel, 1973). L'orientation majoritaire dans le domaine de la psychothérapie fut donc, en France, la psychanalyse<sup>1</sup>, qui allait stériliser toute tentative d'implantation et de développement d'une autre approche.

Tandis que, comme le signale Fraisse (1963), la psychologie expérimentale allemande naquit de la rencontre entre des idées philosophiques et des

---

<sup>1</sup> Doctrine dualiste par excellence (cf. le simple concept de "psycho-somatique"), bien que, contrairement à l'image qu'elle se donne, complètement déterministe.

problèmes psychophysiologiques et que la psychologie scientifique anglaise se constitua à partir de la poussée évolutionniste et des problèmes psychologiques qu'elle suscitait, la psychologie française, quant à elle, se greffa dans la psychopathologie interprétée par des philosophes. En effet, l'éclectisme que professent des personnalités aussi marquantes que Maine de Biran ou Bergson, déjà cités plus haut, condamne la psychologie, comme le souligne Chatteau (1977), à n'être qu'un secteur particulier de la philosophie de l'esprit consacré à l'étude des faits de la conscience avec une perspective morale. Une telle tendance instaure une tradition universitaire très peu favorable à l'éclosion d'une psychologie d'inspiration scientifique, tandis que, à la même période, la neuropathologie fait en France d'impressionnants progrès dans deux domaines bien précis : celui des troubles du langage, avec Broca essentiellement, et celui des affections mentales, avec Charcot, Pinel et Esquirol.

Comme il fallait s'y attendre donc, l'AEC s'introduisit en France, de la main des psychiatres la plupart du temps, par la petite porte des thérapies comportementales, très vite rebaptisées « cognitivo-comportementales » (TCC). Ainsi, à l'Hôpital Ste. Anne de Paris, au sein de la Clinique des Maladies Mentales et de l'Encéphale, le Professeur Pierre Pichot, figure historique de la psychiatrie française contemporaine<sup>2</sup>, avait créé, au début des années 70, un service de TCC dirigé par Mlle. Agathon et avait introduit un modeste enseignement spécifique dans le cursus de formation des psychiatres, ce qui lui vaut souvent le titre, qu'il revendique volontiers d'ailleurs, de « pionnier » dans le domaine.

Parallèlement, l'Association Française de Thérapies Cognitivo-Comportementales (AFTCC) voyait le jour, (cf. Agathon, 1982, pour une histoire des TCC en France) regroupant les praticiens (encore une fois, majoritairement psychiatres) qui avaient incorporé, plus au moins bien digérées, les techniques des TCC à leur palette thérapeutique, les faisant coexister néanmoins, pour beaucoup d'entre eux, avec d'autres outils thérapeutiques dont les assises épistémologiques sont pourtant strictement incompatibles avec celles des TCC. Tel est, par exemple, pour ne citer qu'un cas à valeur paradigmatique, le cas du Professeur Wildocher, de l'Hôpital de la Salpêtrière de Paris, qui cumulait des postes de responsabilité à la fois dans l'AFTCC et dans une association de Psychanalyse, et qui, encore récemment, défendait avec vigueur dans un grand hebdomadaire la complémentarité des deux approches. Ce qui, et il faut le souligner, est considéré comme une position extrêmement avant-gardiste, difficile à accepter, par la plupart des psychanalystes, qui considèrent les TCC comme le Mal Absolu. Qu'il nous soit permis d'en apporter quelques illustrations :

*« Les TCC s'inspirent toutes de la vieille théorie de Pavlov, spécialiste des glandes digestives au début du siècle : en associant systématiquement à la présentation de nourriture un coup de sifflet, on parvient à faire saliver un chien dès qu'il entend ce coup de sifflet. L'idée était d'étendre ce modèle de base à l'être humain, en le soumettant à un apprentissage éducatif autoritaire. Elle fut totalement discréditée en son temps. Si elle put retrouver un nouvel élan aux États-Unis, ce fut en intégrant des éléments de la psychologie dite "cognitiviste" des années 70, qui prend pour modèle du fonctionnement du cerveau le traitement de l'information par un ordinateur. On imagina ensuite d'en faire le principe de nouvelles "thérapies", dont le premier postulat est en quelque sorte : "chien russe + ordinateur américain = homme". » (Aflalo, 2004)*

---

<sup>2</sup> Il appartenait à l'équipe qui introduit les premiers médicaments psychotropes, au même titre qu'Henri Laborit, et arriva à présider l'Association Internationale de Psychiatrie.

(Au moins une telle réconciliation signe réellement la fin de la guerre froide !)  
Pour être tout à fait honnête, il faut avouer que l'auteur de cette citation n'est pas un psychanalyste (bien qu'elle reflète tout à fait leur conviction) mais un journaliste. Voici ce que cela peut donner sous la plume d'un psychanalyste patenté (Miller, 2005):

« Les penchants criminels des Etats-Unis, il n'est que de regarder du côté d'Abou-Graïb pour les voir en pleine lumière. Il faut savoir que les tortures, non moins psychiques que physiques, qui ont révolté la planète, sont l'application de méthodes qui portent un nom : ce sont exactement des méthodes comportementalistes.

*L'Europe démocratique n'est pas sans penchants criminels, selon la forte expression de Milner. Les Tchétchènes assassinés tous les jours dans l'indifférence de l'Europe sont là pour nous le rappeler.*

*Le génial inventeur du comportementalisme, B. F. Skinner, disait, et cela fut imprimé en septembre 1971 sur la couverture de Time magazine : « We can't afford freedom », nous ne pouvons pas nous payer le luxe de la liberté. Dans cette optique, il avait écrit en 1948 une utopie infâme, Walden Two — oh ! Thomas More — jamais traduite en français, et pour cause. Dans leur inconscience — car la canaillerie n'exclut pas la bêtise, comme Lacan l'avait malicieusement remarqué — les adeptes français du comportementalisme ont fait traduire ce livre, et devait le fêter samedi dernier à l'Espace Cardin. L'ouvrage est annoncé en librairie pour jeudi prochain, aux éditions In Press. Achetons-le. Nous aurons l'occasion d'en parler lors du prochain Forum, ici même, le 9 avril.*

*Ma conclusion vient maintenant: Vichy, c'est tous les jours. »*

Pour en revenir donc à l'AFTCC, et sans vouloir le moins du monde discréditer personne, force est de constater que ses membres, quelle que soit leur bonne volonté et la sincérité de leurs convictions par rapport aux TCC, n'avaient pas eu accès à une formation solide en AEC, la base des TCC, et encore moins en épistémologie béhavioriste. Mais on ne peut pas le leur reprocher, tout simplement parce que, dans ces années-là, elle n'existait nulle part dans l'Hexagone.

En effet, il n'est nullement exagéré d'affirmer que, dans les années 70, tout ce que la France comptait de béhavioristes (nous ne parlons pas de personnes pratiquant les TCC ; nous parlons de personnes ayant reçu une formation universitaire en psychologie béhavioriste) se résumait à trois doctorants boursiers étrangers : un catalan (Esteve Freixa i Baqué) et deux émigrés chiliens fuyant l'alors récent coup d'état militaire de Pinochet (Fanny Muldman et Alejandro Dorna), les deux premiers dans les services du Professeur Pichot justement. Pour être tout à fait exhaustif, il faudrait ajouter le seul véritable béhavioriste que la France ait produit : le regretté Pierre Naville, qui avait réussi, qui plus est, de ramener le béhaviorisme au bercail qu'il n'aurait jamais dû quitter: celui de la gauche et du marxisme. Mais, comme il a été montré ailleurs (Freixa i Baqué, 1985) Naville, homme de multiples talents, n'a jamais eu d'influence dans le domaine de la psychologie (il est connu, surtout, en tant que sociologue) et, même parmi ceux qui le connaissent, peu sont au courant de son engagement explicitement béhavioriste (*cf.*, par exemple, Naville, 1946) Ainsi donc, l'introduction des enseignements d'AEC dans l'Université française est bien plus récente. Bien sûr, il a toujours existé, de façon plus ou moins importante selon les universités, un enseignement de psychologie expérimentale classique, dans la tradition de Piéron, Fraise et successeurs, dans lequel le chapitre « conditionnement et apprentissage » a toujours eu une place plus au moins relevante, et la France compte avec quelques spécialistes incontestés de la question, tels Christian Georges ou Jean-François Le Ny, devenu depuis une des figures de proue du courant cognitiviste. Mais le

béhaviorisme en tant que tel, quand il y est abordé, est toujours présenté comme une étape, certes nécessaire, mais définitivement dépassée de l'histoire de la psychologie expérimentale, grâce à l'émergence justement du cognitivisme, censé combler l'archipel de lagunes que le béhaviorisme, avec sa pauvre conception simpliste et mécaniste du S→R (ou de la carotte et le bâton) laissait béantes. Le béhaviorisme (et il ne faut pas s'attendre à ce que ses détracteurs s'intéressent aux différences, pourtant essentielles, entre le primo-béhaviorisme watsonnien, le béhaviorisme méthodologique, le béhaviorisme radical skinnérien ou encore l'inter-béhaviorisme kantorien), est unanimement censé conduire à une impasse. « L'impasse du béhaviorisme » est d'ailleurs le titre d'un chapitre d'une relativement récente *Histoire de la Psychologie* parue en France (Pewzner et Braunstein, 1999). Qui plus est, Skinner, peu traduit<sup>3</sup> et mal compris (cf, entre autres, Richelle, 1977 sur la question) est systématiquement présenté comme un très dangereux personnage, ennemi des libertés et de la dignité humaine<sup>4</sup>, sa phrase (évidemment hors contexte) « *We can't afford freedom* », déjà rapportée plus haut, en en constituant la preuve définitive.

Rien détonant alors que l'enseignement de l'AEC ait mis longtemps à se faire une (toute petite) place dans l'Université française.

Le premier noyau surgit au milieu des années 80 à Lille où, « hébergé » dans le laboratoire de psychophysiologie, Freixa i Baqué<sup>5</sup> commençait à former un petit nombre d'étudiants tous les ans dans l'optique du béhaviorisme radical. Parallèlement, au Département de Psychologie, Jean-Claude Darcheville, travaillant dans le domaine de la psychologie du développement et venant d'horizons piagétiens, opérait une évolution vers le béhaviorisme radical qui devait l'amener à l'adopter sans réserves. La conjonction des efforts de ces deux enseignants, liée à la faible représentativité du courant psychanalytique dans cette université (exception très particulière dans le panorama français), permit l'émergence (malgré de très fortes réticences de la part des cognitivistes, en position nettement dominante) d'un pôle béhavioriste radical (*i.e.*, d'inspiration skinnérienne). Ce pôle s'enrichit progressivement avec l'arrivée à des postes d'enseignant (ou assimilés) de certains des anciens étudiants formés dans cette optique<sup>6</sup> et dont certains essaimèrent ensuite dans d'autres universités ou institutions. Toujours au Département de Psychologie de l'Université de Lille, et sous la houlette de Marc Hautkette, une première formation intégrant un enseignement de TCC vit le jour quelques années plus tard. A l'heure actuelle, au moins deux Master Professionnels (*i.e.*, délivrant le titre de psychologue) sont proposés aux étudiants dans une optique comportementale dans cette université : un plutôt généraliste et pas mal éclectique et un autre centré sur l'enfant, spécialement autiste, qui forme d'excellents praticiens dans le domaine, très recherchés, de par leurs compétences, par les associations de parents d'enfants atteints de cette maladie.

---

<sup>3</sup> Deux de ses oeuvres les plus emblématiques : *Walden 2* et *Science et Comportement Humain* sortent en librairie au moment même où nous écrivons ces pages, avec juste un peu plus d'un demi-siècle de retard...

<sup>4</sup> Suite à la parution de son essai philosophique *Par delà la liberté et la dignité* (Skinner, 19 ??).

<sup>5</sup> Relayé, quelques années plus tard, au moment de sa nomination à Amiens, par Francine Ciancia et Christine Demairé.

<sup>6</sup> Tels que: Vinca Rivière, Yanic Miossec, François Tonneau, Michel Sokolowski, Alain Madelein, Bruno Facon, Samuel Delepoule...

En 1993, Freixa i Baqué obtient un poste de Professeur à l'Université de Picardie, dans un Département de Psychologie d'inspiration majoritairement psychanalytique, et crée le premier enseignement officiel d'AEC (avec cette dénomination explicite), poursuivant ainsi le travail de diffusion du béhaviorisme radical commencé à Lille. Il obtient, quelques années plus tard, un poste pour son ancien étudiant Sokolowski et forment ensemble un deuxième noyau béhavioriste dans le nord de la France.

Du fait de cette proximité géographique, les échanges et collaborations entre les deux universités sont constants et, du fait qu'Amiens ne dispose pas de Master Professionnel d'orientation comportementale<sup>7</sup>, un petit nombre d'étudiants, après l'année de maîtrise, partent poursuivre leur formation à Lille, certains allant jusqu'au doctorat et s'insérant ensuite dans le tissu universitaire<sup>8</sup>.

Pour terminer le tableau de la triste situation de l'AEC en France, signaler qu'il existe également un certain nombre de Diplômes Universitaires (DU), s'adressant majoritairement à des professionnels et ne délivrant pas le titre de Psychologue (Paris, Toulouse, Lille...) dans lesquels l'AEC occupe une place plus ou moins importante selon les universités. Pas de quoi pavoiser, donc, par rapport à nos voisins...

## Bibliographie

- Aflalo, A. (2004). Discréditer « scientifiquement » la psychanalyse...Une atteinte aux libertés ! *Mariane*, 369, 17 au 23 mai, pages 70-71.
- Agathon, M. (1982). Behavior therapy in France, 1976-1981. *Journal of Behavior Therapy and Experimental Psychiatry*, 13.
- Braunstein, J-F. et Pewzner, E. (1999). *Histoire de la psychologie*. Paris, Armand Colin.
- Chatteau, J. (1977). Le temps des philosophes. in : Chatteau, J. ; Gratiot-Alphandéry, H. ; Doron, R. et Cazayus, P. : *Les grandes psychologies modernes*. Bruxelles, Mardaga.
- Fraisse, P. (1963). L'évolution de la psychologie expérimentale. in : Fraisse, P. et Piaget, J. (eds.) : *Traité de Psychologie expérimentale*. Tome 1 : Histoire et Méthode. Paris, Presses Universitaires de France (4<sup>ème</sup> édition, 1976).
- Freixa i Baqué, E. (1985). El conductismo y el marxismo en Francia: el conductismo, Skinner, la izquierda, y los otros. *Revista Mexicana de Análisis de la Conducta*, 11, 175-237.
- Miller, J.A. (2005). Agence Lacanienne de Presse, Nouvelle série, n° 46 - Paris, le samedi 19 mars 2005. ([www.forumpsy.org](http://www.forumpsy.org)).
- Naville, P. (1946). *Psychologie, Marxisme, Matérialisme*. Paris, Marcel Rivière.
- Richelle, M. (1977). *B.F. Skinner ou le péril béhavioriste*. Bruxelles, Mardaga.

---

<sup>7</sup> Bien que les étudiants aient signé massivement, fait sans précédents, une pétition réclamant son ouverture, que des associations de patients se soient prononcées dans le même sens et qu'une maquette, établie en partenariat avec l'Association Picarde des Pratiques Cognitives et Comportementales (APPCC), ait été élaborée. L'opposition d'une majorité des collègues a suffi à enterrer le projet.

<sup>8</sup> Tel est le cas, par exemple, de Céline Clément, actuellement en poste à l'Université de Strasbourg.